

Davy DESMAS¹

La performativité des discours sur la violence de genre dans la presse et la littérature mexicaines : le cas des oubliées de Clipperton

Résumé. – L'article propose une lecture croisée de deux corpus distincts, journalistique et littéraire, afin d'examiner la dimension performative des interprétations que chacun des deux discours livre d'un même fait divers lié à la violence de genre, survenu sur l'île de Clipperton, au Mexique, au début du XX^e siècle. L'examen de huit articles de presse parus de 1917 à 1933 permettra, dans un premier temps, de s'arrêter sur les stratégies discursives visant à systématiser, voire à légitimer la domination masculine et l'idéologie patriarcale dans laquelle elle s'inscrit. L'étude du roman *Isla de bobos* (2007) d'Ana García Bergua s'attachera à déterminer dans quelle mesure le dialogue que l'autrice établit entre la presse et la fiction contribue au contraire à l'élaboration d'un discours littéraire féministe.

Mots-clés. – Violence de genre, Presse, Littérature, Mexique.

¹ Université Toulouse Jean Jaurès, laboratoire CEIIBA/INU Champollion.

Resumen. – El artículo propone una lectura cruzada de dos corpus distintos, periodístico y literario, para enfocarse en la dimensión performativa de las interpretaciones que cada discurso entrega de la violencia de género, a partir de un acontecimiento ocurrido en la isla de Clipperton, en México, a inicios del siglo XX. El estudio de ocho artículos de prensa publicados entre 1917 y 1933 permitirá, primero, examinar las estrategias discursivas que tienden a sistematizar, e incluso a legitimar la dominación masculina y la ideología patriarcal en la cual se inscribe. El análisis de la novela *Isla de bobos* (2007) de Ana García Bergua tratará de determinar cómo el diálogo que la autora establece entre la prensa y la ficción contribuye al contrario a la elaboración de un discurso literario feminista.

Palabras clave. – Violencia de género, Prensa, Literatura, México.

Ce travail entend proposer une lecture croisée de deux corpus distincts, journalistique et littéraire, afin d'examiner la dimension performative des interprétations que chacun des deux discours livre d'un même fait divers lié à la violence de genre, survenu au Mexique, au début du XX^e siècle. Il s'agira par ailleurs de dégager les spécificités du réemploi que fait l'auteurice Ana García Bergua de ce même corpus journalistique dans son roman *Isla de bobos*, publié en 2007, afin de déterminer dans quelle mesure le dialogue qu'elle établit entre la presse et la fiction contribue à l'élaboration d'un discours littéraire féministe. L'événement en question concerne l'île de Clipperton, anciennement appelée île de la Passion, située à environ mille kilomètres des côtes mexicaines, dans l'océan Pacifique. Si l'île est aujourd'hui un territoire administré par la France, elle était au début du XX^e siècle sous le contrôle du Mexique, qui y avait installé une garnison militaire, chargée de garantir la souveraineté nationale sur cette île inhospitalière, où s'était par ailleurs établie une compagnie états-unienne qui exploitait l'abondant *guano* produit par les très nombreux oiseaux qui peuplaient l'île, les « fous » évoqués dans le titre du roman d'Ana García Bergua. En janvier 1914, en plein tumulte révolutionnaire, le capitaine Ramón Arnaud embarque pour Clipperton avec Alicia Rovira, son épouse, leurs trois enfants, leur domestique nommée Altagracia Quiroz, ainsi qu'un bataillon militaire composé d'une douzaine de soldats et de leurs familles respectives. Leur mission sur l'île va très rapidement se

transformer en calvaire et en opération de survie, lorsqu'il devient évident que les différents gouvernements qui se succèdent, dans le chaos de la Révolution, les ont oubliés et ne leur feront pas parvenir les vivres censés être livrés tous les trois mois. Du 7 janvier 1914 au 18 juillet 1917, les habitants de Clipperton vont devoir faire face à l'isolement, à la privation, aux rationnements, au scorbut, qui décime petit à petit la population de l'île, et au désespoir. C'est précisément dans une dernière tentative désespérée que se lancent trois des quatre derniers hommes survivants, le 4 mai 1915, en essayant de rejoindre sur une frêle embarcation un navire qu'ils voient passer au large. L'opération de sauvetage échoue, l'embarcation chavire et les soldats se noient, laissant les femmes et les enfants à la merci du dernier homme encore présent sur l'île, Victoriano Álvarez, le gardien de phare, qui s'autoproclame roi et instaure un règne de terreur. Durant plus de deux ans, il réduit en esclavage, torture, viole et tue les femmes, les adolescentes et les fillettes encore vivantes, jusqu'à ce que l'une d'entre elles, Tirsia Rendón, le tue à coups de marteau. Le même jour, le hasard veut qu'un bateau états-unien passant dans les environs de l'île aperçoive les signaux de détresse des survivants et vienne leur porter secours. Le 18 juillet 1917, soit après plus de trois années et demie d'abandon, les rescapés, trois femmes et quatre enfants, dont une adolescente, rejoignent enfin le continent.

Les divers événements survenus sur Clipperton et la forte impression causée par le retour des survivants eurent un certain écho dans la presse mexicaine de l'époque, même si les choix des journalistes ayant rédigé les articles qui y ont été consacrés ont conduit à mettre l'accent tantôt sur l'abandon des militaires et de leurs familles par les autorités, ainsi que sur les modalités de survie sur l'île, tantôt sur la tentative de sauvetage menée par Ramón Arnaud, tantôt sur les sévices commis par le gardien de phare, Victoriano Álvarez. Le corpus journalistique que nous sommes parvenu à rassembler compte huit articles datés de 1917 à 1933, dont cinq sont anonymes : la moitié d'entre eux proviennent du quotidien *El Universal* (3 et 4 août 1917, 8 décembre 1927 et 12 novembre 1933), et un cinquième de *El Universal Ilustrado*, daté du 31 août 1917. Deux autres articles sont parus dans *El Demócrata*, les 16 et 18 décembre 1920, et un dernier texte provient du quotidien *Excelsior* daté du 8 décembre 1927. L'analyse du traitement que ce corpus livre des sévices subis par les femmes de l'île fait clairement émerger la capacité qu'a le discours

médiatique à véhiculer des représentations de genre en même temps qu'il contribue à leur construction.

Les médias, et notamment la presse, à l'instar d'autres institutions et structures sociales comme la famille, l'Église, l'État ou encore l'école, ont historiquement constitué et constituent encore souvent, on le sait, autant de vecteurs de diffusion et d'enracinement de l'idéologie patriarcale, avec une violence symbolique que Pierre Bourdieu qualifie de « douce, insensible, invisible pour ses victimes mêmes », en ceci qu'elle « s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance ou, plus précisément, de la méconnaissance, de la reconnaissance ou, à la limite, du sentiment² ». Bien loin de s'en tenir à une opération de mimétisme qui consisterait à simplement refléter une réalité objective, les médias livrent effectivement une représentation qui agit sur cette même réalité et qui est tout à la fois descriptive et injonctive. Nous nous inspirons ici des travaux menés dès les années 1990 par Judith Butler, puis plus récemment par Teresa de Lauretis – notamment dans *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg* –, Marlène Coulomb-Gully, Cécile Meadel ou Aurélie Olivesi, pour qui le discours journalistique peut être assimilable à un « discours de genre », c'est-à-dire à un « discours qui se caractérise non seulement par la mise en œuvre de représentations de genre dans son énoncé, mais également par une performativité de genre inscrite au cœur même de son énonciation³ », performativité qui conduit la plupart du temps à une reproduction du système de genre, voire à une « imposition du genre⁴ » et donc à une injonction à se conformer à l'idéologie dominante. Après avoir été assimilés à des « technologies de pouvoir » ou « technologies politiques complexes⁵ » chez Michel Foucault, les médias sont perçus, chez Teresa de Lauretis, comme une « technologie de genre » : « la représentation du genre est sa construction. [...] Elle est construite par une technologie donnée, et, [elle est] d'autre part, [...] absorbée subjectivement par chaque individu à qui s'adresse cette

² BOURDIEU, Pierre, « De la domination masculine », *Le Monde Diplomatique*, 1998. URL : <https://www.monde-diplomatique.fr/1998/08/BOURDIEU/3940>

³ OLIVESI, Aurélie, « Dire le genre dans la presse magazine féminine et masculine », *GLAD!*, n°2, 2017. URL : <https://www.revue-glad.org/568>.

⁴ COULOMB-GULLY, Marlène et MEADEL, Cécile, « Plombières et jardinières », *Sciences de la société*, n°83, 2011. URL : <http://journals.openedition.org/sds/2115>.

⁵ *Ibid.*

technologie ». Ainsi, les « technologies de genre variées [...] et [les] discours institutionnels [...] ont le pouvoir de contrôler le champ des significations sociales et donc de produire, promouvoir et « implanter » des représentations du genre⁶ ».

Les caractéristiques du corpus journalistique dont nous nous proposons de rendre compte s'inscrivent pleinement dans ce schéma. Au-delà du fossé temporel qui existe entre des positionnements théoriques contemporains et la société mexicaine d'il y a un siècle, où les assignations de genre n'en étaient que plus virulentes, il est notable que la reconduction des stéréotypes de genre s'opère dans un contexte discursif où elle devrait au contraire être remise en question. Rappelons en effet que si les femmes qui sont évoquées dans les huit articles étudiés, au moment de leur retour sur le continent, ont la condition physique propre à des rescapées ayant souffert de malnutrition pendant plus de trois ans, elles n'en restent pas moins celles qui ont eu la détermination, la force et le courage suffisants pour tuer leur bourreau. Au contraire, les journalistes qui les décrivent usent et abusent d'une forme de caractérisation qui met l'accent sur leur fragilité, leur minceur et leur petitesse, comme autant de relais du stéréotype de la femme présentée par nature comme un être faible et vulnérable : « las débiles mujeres », « la indefensa porción de mujeres », « las inermes », « las doncellas » sont quelques-uns des syntagmes utilisés pour les décrire, de même que le substantif « criatura », qui apparaît dans plusieurs articles. Leur acte de rébellion contre un despote qui incarnait tout à la fois le pouvoir politique, dont il s'était lui-même investi, et le pouvoir sexuel, qu'il imposait aux femmes, ne semble pas suffire à la remise en question de ce stéréotype, l'insurrection féminine contre l'autorité virile n'étant jamais présentée comme la marque d'une féminité forte, capable d'agir par elle-même et d'assurer son propre salut. *A contrario*, l'un des articles fait des défunts époux des insurgées les seuls par qui le salut aurait pu arriver : « las mujeres y los niños ven partirse el barco endeble donde se alejan los últimos varones que permanecían con ellas en el destierro. Y miran, pávidamente, que el océano abre su seno para sepultar en él a las únicas fuerzas que hubieran podido defenderlos⁷ ». De

⁶ LAURETIS, Teresa de, *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, La Dispute, Paris, 2007, p. 41-65.

⁷ FRÍAS, José D., « Crónicas incidentales - El negro Barba Azul », *El Universal*, 4 août 1917.

nouveau, en refusant ici de reconnaître la réalité de la rébellion féminine indépendante, le journaliste nie toute possibilité d'action et de réaction dès lors qu'elle est entreprise par les femmes et fait de l'homme le seul garant de la sécurité collective.

De nombreux autres stéréotypes sont véhiculés par le discours journalistique examiné, comme le motif de la femme virginal qui se décline de plusieurs manières et est présent à diverses reprises, parfois de manière insistante dans un même article. Dans l'édition du 16 décembre 1920 de *El Demócrata*, le journaliste associe ainsi à trois reprises les femmes de l'île à la figure de la vestale : « las mujeres --nuevas vestales-- tenían a su cuidado, de día y de noche, la alimentación del fuego sagrado [del faro], en aceite, que extraían del “bobo” o de otros peces⁸ ». La comparaison avec les vestales, ces prêtresses qui, dans la Rome antique, étaient chargées d'entretenir le feu sacré de la déesse Vesta, se justifie par la tâche qui incombe aux habitantes de Clipperton, mais elle pourrait également évoquer, si l'on songe à l'obligation de célibat qui était celle des vestales, le célibat forcé de ces veuves mexicaines, comme si le journaliste se posait en défenseur de l'idéologie patriarcale et rappelait le devoir de fidélité qui est celui de ces femmes à l'égard de leurs défunts époux⁹. En outre, l'obligation de virginité que l'on imposait aux vestales n'est pas sans rappeler la « virginité » des femmes de Clipperton – réelle ou symbolique, suivant les cas – mise à mal par les agressions sexuelles commises par Victoriano Álvarez : en dépit de la position de victimes qui est celle des femmes lors de ces agressions, on notera que la réaction du journaliste Hipólito Seijas, dans son article du 31 août 1917, semble évoquer la distance qui se creuse entre l'idéal féminin virginal et la femme violée : « [Altagracia Quiroz, la criada] lleva en su semblante, todavía, el reflejo de los pasados dolores y la mácula del Negro Barba Azul¹⁰ ». Notons ici l'utilisation du terme « mácula », qui actualise une conception archaïque des genres, en ceci qu'il fait d'Altagracia Quiroz une femme marquée d'une souillure indélébile. La femme violée ne peut plus prétendre incarner

⁸ Anonyme, « ¿Las islas Clipperton han sido desde hace tres años, por abandono y negligencia de las autoridades carrancistas, una estación carbonera de los Estados Unidos? », *El Demócrata*, 16 décembre 1920.

⁹ Dans l'article de *El Universal* du 4 août 1917, José D. Frías évoque pour sa part « la desgracia, fiel como una mujer enamorada » (José D. Frías, art. cit.).

¹⁰ SEIJAS, Hipólito, « Barba Azul en la isla de Clipperton », *El Universal Ilustrado*, 31 août 1917.

l'idéal masculin d'une féminité virginale et subit du même coup un ostracisme provoqué *a posteriori* par l'agression dont elle a été victime.

D'autre part, si les articles évoqués livrent un discours performatif du genre, c'est également en raison des choix de contenu et de la hiérarchisation des informations qu'ils effectuent, par lesquels s'actualise une minoration, voire une invisibilisation, à la fois des femmes et de la violence de genre. La structure de l'un des articles de *El Demócrata* daté de décembre 1920 s'avère extrêmement significative à cet égard : alors que le corps de l'article est précédé d'un titre et de trois chapeaux, aucun de ces éléments ne fait mention des sévices subis par les femmes sur l'île de Clipperton. Le titre indique ainsi : « ¿Las islas Clipperton han sido desde hace tres años, por abandono y negligencia de las autoridades carrancistas, una estación carbonera de los Estados Unidos? », puis les chapeaux : « Sólo Robinson Crusoe pudiera haber sido gobdor. de las I. Clipperton », « La vida del representante del gobierno en aquellos desolados parajes del Pacífico ha sido más penosa que la que el capitán Grant pasó en la desierta isla del cautivador relato de Verne » et enfin « Se le acabaron los víveres y recurrieron a la caza y a la pesca, se les rompieron las ropas y las remendaron con toscos pedazos de lona, y para que no se les extinguiera el fuego, las mujeres [...] velaban día y noche frente a la lámpara del faro que alimentaban con aceite de pescado y grasa de pájaros¹¹ ». L'introduction viendra confirmer cette invisibilisation de la violence de genre, puisqu'elle affirme la prépondérance de la question de la souveraineté nationale sur l'île : « El asunto, como se ve y se desprende, es en sí sumamente grave y trascendental, y es preciso que quede perfectamente aclarado¹² » écrit ainsi le journaliste, non pour évoquer les meurtres et les agressions sexuelles qui ont été commis sur l'île, mais pour exprimer son inquiétude face à la perspective qu'un territoire mexicain ait pu se retrouver sans représentant officiel. Le silence à propos du calvaire vécu par les femmes est d'autant plus notable que les chapeaux évoquent au contraire les conditions de vie sur l'île du représentant du gouvernement, donc depuis une perspective masculine. Les effets de contraste se multiplient : on songera aux conditions de vie des hommes, qualifiées de « pénibles », alors qu'il n'est pas fait état des viols, tortures et assassinats subis par les femmes. De même, lorsque le troisième et dernier

¹¹ *El Demócrata*, art. cit.

¹² *Ibid.*

chapeau en vient à mentionner celles-ci, c'est pour expliquer que la pénibilité de leur séjour sur l'île est due au fait qu'elles aient été contraintes à veiller sur la lampe du phare, sans mentionner les violences qu'elles ont endurées. On notera, enfin, que sur les onze sections que contient le corps de l'article, les crimes de Victoriano Álvarez n'apparaissent qu'à partir de la huitième section, donc hors de la une.

Ces processus d'invisibilisation apparaissent avec plus de netteté encore dans l'article d'*Excelsior* de décembre 1927, qui ne se contente pas de passer sous silence la violence de genre mais évacue toute référence aux femmes dans ses titres, sous-titres et titres de sections. L'accent est mis cette fois sur les enfants dans le titre qui apparaît en une (« Terrible odisea de unos niños huérfanos¹³ ») et dans l'un des sous-titres (« Los hijos del Cap. Arnaud en plena miseria »), tandis que le reste des sous-titres et titres de sections s'en tient à des considérations générales ou s'arrête sur le sort des hommes, qu'il s'agisse des soldats ou du procureur chargé de régler l'affaire une fois les rescapées revenues sur le continent (« Trágico naufragio y esperanzas perdidas » ; « Historia dramática, pero real y verdadera » ; « Como ocurrió la tragedia en el mar » ; « El procurador general interviene desde luego »). Le corps de l'article use par ailleurs de tournures euphémistiques dès lors qu'il est question des tortures subies par les femmes sur l'île, après la mort de leurs maris :

Cerca de tres años la viuda del capitán Arnaud, señora Alicia Rovira de Arnaud, y sus pequeños hijos, Ramón, Alicia y Olga Arnaud, así como las esposas y los hijos de los soldados subordinados del gobernador de la isla, permanecieron en Klipperton abandonados y sufriendo *penalidades y desengaños terribles*, pereciendo la mayoría de ellos¹⁴.

On notera qu'aucune allusion n'est faite, dans l'article, au gardien de phare, Victoriano Álvarez. L'analyse de l'architecture de certains des articles du corpus illustre ainsi la sous-représentation des femmes, voire leur invisibilisation dans les sections les plus notables des unes de journaux (titres, sous-titres), tandis que le traitement réservé aux hommes va dans le sens d'un quasi-monopole de la représentation. Le corollaire de cette invisibilisation concerne l'accès à la parole : si, en vertu d'une

¹³ Anonyme, « Terrible odisea de unos niños huérfanos », *Excelsior*, 8 décembre 1927.

¹⁴ *Ibid.* Nous soulignons.

hiérarchisation événementielle fondée sur des critères de genre, les femmes sont sous-représentées, leur présence étant subordonnée aux informations qui concernent les hommes, leur accès à la parole l'est tout autant. Seuls deux articles sur les huit consultés incluent des témoignages des femmes rescapées, en l'occurrence d'Alicia Rovira, dans l'article de *El Universal* publié le 3 août 1917, et d'Altagracia Quiroz, dans celui de *El Universal Ilustrado* du 31 août de la même année. La majorité des textes qui mentionnent la violence de genre telle qu'elle s'est manifestée à Clipperton le font sans en citer les victimes.

Par ailleurs, l'analyse du corpus journalistique fait émerger de nombreux procédés d'inactualisation des événements survenus sur l'île de Clipperton, donc d'inactualisation de la violence de genre : il s'agit probablement là de l'un des mécanismes les plus déterminants pour l'élaboration d'un discours du genre performatif, en ceci qu'il conduit à relativiser la violence masculine, voire à la glorifier. Inactualiser la violence de genre signifie parfois, au sein des articles consultés, ancrer les agressions subies par les femmes dans une forme d'atemporalité, ce qui revient à atténuer la force de la condamnation morale qu'elle est susceptible de provoquer. Ainsi, l'association des femmes et de la figure de la vestale implique un déplacement de la violence de genre vers une temporalité mythologique imprécise et lointaine, où nos logiques contemporaines n'ont plus cours. De même, le phénomène le plus visible serait sans nul doute la fictionnalisation, via l'intertextualité, de Victoriano Álvarez, à savoir celui par qui la violence de genre est rendue possible : le journaliste José D. Frías l'assimile ainsi à de multiples reprises au héros du célèbre conte de Charles Perrault, Barbe Bleue, dans un article qu'il intitule « Crónicas incidentales - El negro Barba Azul ». Cette association est reprise dans l'article de Hipólito Seijas, paru quelques semaines plus tard dans *El Universal Ilustrado*. Si, en soi, le recours à la fiction suffit à inactualiser la violence de genre et à l'éloigner du cadre spatio-temporel qui est celui du lecteur, le choix du genre du conte est tout sauf anodin : au-delà des éléments factuels qui expliquent l'allusion au personnage de Perrault, à savoir le traitement que chacun des deux hommes réserve aux femmes, le journaliste s'appuie ici, consciemment ou non, sur un genre littéraire qui se caractérise précisément par un rejet on ne peut plus radical de toute ambition mimétique. L'entrée dans le conte signifie l'immersion dans un univers merveilleux ou fantastique, peuplé d'êtres imaginaires et d'objets magiques : paradoxalement, l'association avec Barbe Bleue, qui

pourrait donner la sensation qu'elle accentue l'horreur des événements en comparant le gardien de phare de Clipperton à un personnage fictif de meurtrier récidiviste, contribue au contraire à exprimer une forme de fascination pour une figure hors norme qui incarne, certes, le Mal, mais que l'on situe dans un univers si éloigné du lecteur que ses agissements ne sont plus répréhensibles avec la virulence que suscite la proximité spatio-temporelle. Le recours à la littérature et à la citation intertextuelle dépasse par ailleurs le seul cas de Victoriano Álvarez, et, notamment dans l'article de José D. Frías, la fiction est omniprésente : la seule mention au genre de la chronique, dans le titre, préfigure l'entrée dans un texte aux contours génériques imprécis. La présence de termes comme « drama », « tragedia », « milagro », « alucinante » ou « magia¹⁵ » dans le corps de l'article, pour décrire les événements de Clipperton, de même que les références constantes à Maurice Maeterlinck, Sade, Shakespeare, Dante, Pierre Loti ou encore Rubén Darío, sont autant de mécanismes permettant d'ancrer le récit dans l'irréalité propre à la fiction. Les derniers mots de l'article contiennent d'ailleurs une aspiration revendiquée au discours littéraire : « Gracia de Gómez Carrillo, opulencia de Rubén Darío, emoción de seda de Pierre Loti, ¡quién os poseyera para exaltar el singular suceso!¹⁶ ». De même, ce n'est sans doute pas un hasard si, contrairement à l'article paru le 3 août dans *El Universal*, qui s'attache à utiliser le témoignage pour donner une vision relativement objective des faits, le texte de José D. Frías, publié le lendemain, est signé. Comme le confirme l'omniprésence de la première personne, et ce dès la première phrase, cet article est bien l'œuvre revendiquée d'une plume qui réinterprète le drame. Le style utilisé par le journaliste, enfin, par l'utilisation systématique de l'hyperbole, de la périphrase, ou bien de procédés comme l'anastrophe, qui confèrent à l'article une tonalité esthétisante, voire poétisante, parachèvent l'opération d'inactualisation menée depuis le titre par le journaliste :

Pero al final el insulto diario y la reiterada ofensa, y el atentado perenne contra el pudor, sublevaron a una de las víctimas; y en una noche, zebrada de relámpagos la tempestad propicia, rompió el cráneo al verdugo de aquellos cuerpos. La sangre roja sobre el rostro negro fingió, en la terrible y justiciera venganza, la llama torva que encendió la hoguera aniquiladora de Pentápolis¹⁷.

¹⁵ FRÍAS, José D., art. cit.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

L'article de José D. Frías n'est pas le seul à manifester cette propension à la fictionnalisation. Celui, également signé, de Hipólito Seijas, semble dans un premier temps prendre ses distances vis-à-vis de celui de Frías, pour revendiquer une plus grande objectivité et un ancrage plus net dans la réalité, comme en témoignent la présence de photographies encadrant le texte et sur lesquelles figurent les protagonistes des événements (Alicia Rovira, Altagracia Quiroz et Ramón Arnaud), ou encore la présence de patronymes réels, là où l'article du 4 août privilégiait le recours à des désignations propres à la fiction, comme Barbe Bleue. La dimension littéraire s'atténue : certains détails l'attestent, comme les guillemets qui servent maintenant à encadrer la mention à Barbe Bleue, dans plusieurs titres de l'article. En outre, hormis quelques courtes interventions du journaliste, en général assez neutres, l'essentiel de l'article est constitué de la retranscription des paroles d'Altagracia Quiroz, ce qui suggère une volonté de laisser la parole aux rescapées, là où Frías ne les citait pas et occupait tout l'espace. Malgré tout, de nombreux traits de style caractéristiques de ce dernier apparaissent peu à peu : accentuation de la tension dramatique par l'élaboration de sous-titres introduisant une forme de suspense (« Y cuenta... », « Comienza la tragedia », « ¡Solas!¹⁸ »), disparition des guillemets pour évoquer Barbe Bleue, utilisation d'un discours volontiers métaphorique¹⁹, de phrases nominales, etc. Autant de procédés semblant faire de la littérature la seule modalité d'écriture possible pour dire l'événement, comme le suggère Seijas quand il écrit : « si [la historia] no fuera verídica, diríase que era fantástica²⁰ ».

Les procédés d'inactualisation de la violence de genre à l'œuvre dans une partie du corpus étudié semblent s'expliquer par une volonté de sensationnalisme, comme cela est le cas chez Hipólito Seijas, mais aussi, notamment chez José D. Frías, par une certaine fascination pour Victoriano Álvarez, le gardien de phare, une fascination qui transparait via la relativisation, voire la valorisation, de la violence qu'il exerce. Le coupable apparaît en effet dans ces articles comme un personnage ambigu, qui serait capable de susciter le plaisir à la fois du lecteur et de celui qui

¹⁸ SEIJAS, Hipólito, art. cit.

¹⁹ Seijas évoque notamment « la casualidad, esa madre que siempre nos acecha y se encuentra a nuestro paso para revelarnos infortunios o dichas » (*Ibid.*).

²⁰ *Ibid.*

raconte ses méfaits. En témoignent de nombreuses phrases qui, contre toute attente, s'écartent du rejet moral que semble devoir inspirer la violence de genre, et définissent au contraire positivement le fait divers, qualifié de « splendide » ou de « palpitant » : Frías évoque ainsi « la primitiva y esplendorosa tragedia de Barba Azul », « Tragedia silenciosa que el maestro [...] debería recoger para transmitir a los siglos la emoción de un relato palpitante de real y siniestra desventura²¹ ». Il achève par ailleurs son article en soulignant la mine inépuisable d'inspiration que constituent les événements de Clipperton : « El *mejor* cronista hallaría en el tema que apunto, a escape, motivo de su *mejor* divagación²² ». La conséquence directe de cette requalification positive de la violence de genre, en tant que vecteur de plaisir car source d'inspiration, est une déresponsabilisation du coupable et une minimisation de ses crimes, que l'on voit poindre dans au moins deux articles du corpus. Frías parle ainsi de femmes « cautivadas por la insolente voluptuosidad » et par « la sensualidad²³ » de Barbe Bleue : les substantifs utilisés systématisent un procédé déjà mentionné, à savoir une revalorisation via une langue euphémistique de comportements condamnables, en l'occurrence des agressions sexuelles. Par ailleurs, certaines formulations et tournures syntaxiques atténuent considérablement la culpabilité de celui dont il est dit, par exemple, qu'il est « víctima del más poderoso de los Siete Pecados Capitales²⁴ ». A l'inverse, le récit fait progressivement endosser aux femmes la responsabilité des crimes qu'elles ont subis : elles sont d'abord « convertidas *por la fortuna* en sus esclavas²⁵ », ce qui dédouane Victoriano Álvarez de ses actes. Frías écrit finalement que « las mujeres [...] sin amparo *se entregaban* a las codicias sensuales del varón repulsivo²⁶ », faisant ainsi d'elles le sujet du verbe « se entregaban » et donc les responsables de leurs propres malheurs. L'article anonyme paru dans *El Demócrata* le 16 décembre 1920 abonde dans ce sens et accentue le processus de responsabilisation des victimes de la violence de genre : dans un premier temps en suggérant l'attachement sentimental que les femmes éprouvaient, selon lui, pour leur bourreau (« Todas las infelices, desde la

²¹ FRÍAS, José D. Frías, art. cit.

²² *Ibid.* Nous soulignons.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.* Nous soulignons.

²⁵ *Ibid.* Nous soulignons.

²⁶ *Ibid.* Nous soulignons.

muy altiva hasta una infeliz criatura de doce años, pasaron a convertirse en sus amantes y *fieles* esposas, por virtud de su omnipotente ley²⁷ »), puis en les présentant comme des complices de Victoriano, capables d’adopter les mêmes comportements que ce dernier : « lo raro era que la mujer que escogía como amante y que permanecía en el poder la brevedad de una semana o una quincena de días, ésta [sic] mujer desconocía a sus compañeras y se volvía tan feroz como su señor y dueño²⁸ ». Au-delà de la véracité de cette affirmation, qui n’apparaît dans aucun autre article, on notera comment le discours du journaliste parvient, en attribuant aux femmes les mêmes déviations que Victoriano, à destituer la violence de son caractère genré. Par un étonnant retournement de situation discursif, qui constitue sans doute l’exemple le plus flagrant de la performativité des « producteurs de genre » que sont les médias, le journaliste nie l’existence même de la violence de genre, celle-ci n’étant plus imputable à un système patriarcal qui inciterait les hommes à faire acte de violence avec les femmes, mais à des circonstances universelles et indépendantes du genre qui conduiraient tout homme ou femme en situation de pouvoir à perpétrer la violence.

Nous signalerons pour finir le dernier article que nous avons pu intégrer au corpus, paru le 12 novembre 1933 dans *El Universal*, qui prend le contrepied du discours journalistique précédemment évoqué. Son auteur, Jesús Millán, semble initialement opter pour une nouvelle lecture « fictionnalisante » des événements, lorsqu’il écrit que le fait divers qu’il s’apprête à raconter est « une aventure dantesque²⁹ », mais il abandonne très rapidement cette possibilité afin de proposer un texte qui s’efforce de rendre compte de la manière la plus objective, minutieuse et factuelle possible des horreurs vécues par les rescapées de Clipperton. La prise de distance vis-à-vis des articles antérieurs sur le thème est revendiquée par l’auteur : « Varios relatos se han hecho sobre esta espeluznante tragedia; pero todos están plagados de errores e inexactitudes. A rectificar tales versiones tiende el presente artículo³⁰ ». Le lecteur comprend rapidement, à la lecture de l’article, que le désir de « rectification » de Jesús Millán est à entendre à la fois comme une volonté de corriger des erreurs factuelles

²⁷ *El Demócrata*, art. cit. Nous soulignons.

²⁸ *Ibid.*, p. 2.

²⁹ MILLÁN, Jesús, « Una tragedia en Clipperton », *El Universal - Magazine para todos*, 12 novembre 1933.

³⁰ *Ibid.*

dans le récit des faits, mais également d'opérer un changement stylistique dans la forme même du discours. À titre d'illustration, il pourrait être bon de confronter deux extraits de José D. Frías et de Jesús Millán, afin d'apprécier l'évolution qui apparaît entre les deux. À propos des sévices infligés aux femmes par le gardien de phare, Frías écrit :

Entre tanto, el negro Barba Azul, en la dantesca torre, maculaba los diez años de la más núbil de las doncellas, y hacía nuevamente observar el medioeval y bárbaro precepto de los señores feudales, por las mujeres que sin amparo se entregaban a las codicias sensuales del varón repulsivo³¹.

Le contraste est fort entre la fascination qui émane du texte de Frías et la volonté de mettre à nu l'horreur des faits, sans l'enjoliver ni l'accentuer, qui prévaut chez Millán :

Andaba por costumbre, este hombre, armado de mausser y varios puñales distribuidos en las piernas y en la cintura, atemorizando y amagando a todos. Muchas veces obligó a las mujeres, a altas horas de la noche, a que se levantasen a pescar para que le preparasen alimentos. Hacía vida marital con Altagracia Quiroz, muchacha de la que se apoderó por la fuerza; pero esto no era obstáculo para que visitase a las demás. Así, la noche del día último de julio de 1915, se presentó en la casa de Juana Velasco, viuda del cabo Lara y la asesinó a puñaladas, castigando su resistencia y arrojando su cadáver a uno de los pozos de donde se proveían de agua, y como la niña Benita Pérez, huérfana que había recogido la occisa, dió [sic] algunos detalles del asesinato de su protectora, la asesinó también, golpeándola brutalmente. La niña murió arrojando sangre por la boca. / No conforme este hombre con la posesión de las mayores, ultrajó también a las niñas. Francisca Irra, de nueve años de edad, fué [sic] víctima del monstruo y sujeta a espantosos tormentos. El bandido la martirizaba frecuentemente, quemándola en diversas partes del cuerpo. Pasaba una cuerda por los tirantes del techo de la casa y la sujetaba a la niña del cuello a un extremo, tirando del otro hasta levantarla en vilo, y cuando estaba próxima a asfixiarse, la dejaba caer de golpe, soltando bruscamente el extremo opuesto de la cuerda. La vida de Álvarez, en consecuencia, se limitaba a explotar a las mujeres, y era su única actividad el asalto y la violación³².

³¹ FRÍAS, José D., art. cit.

³² MILLÁN, Jesús, art. cit.

La langue est crue et précise, se passant d'allusions euphémistiques à la « sensualité » ou aux « caresses » de Victoriano. À l'inverse, les termes sont durs mais restituent aux tortures vécues par les femmes de Clipperton leur dimension genrée : « asesinato », « violación », « asalto », « cadáver », « asfixiarse », « puñaladas » ou « golpear » sont autant de termes qui enlèvent des événements le voile pudique et/ou discriminant qui y avait été jeté auparavant et réaffirment la nécessité d'évoquer sans détour la violence de genre.

Le corpus de presse examiné apparaît ainsi, dans toute sa diversité, comme une illustration possible du pouvoir performatif dont dispose le discours journalistique, en tant que lieu privilégié de reconduction ou, dans une moindre mesure, de remise en question des stéréotypes de genre. Toutefois, les diverses stratégies d'inactualisation de la violence de genre qui s'y déploient, par la place privilégiée qu'elles octroient à la fiction, s'exposent à des réemplois ultérieurs, par des auteurs et autrices qui, dans le cadre de la littérature, seront à même de les utiliser à des fins de démystification.

C'est ainsi qu'en 2007, l'écrivaine mexicaine Ana García Bergua tire l'épisode de Clipperton de l'oubli dans lequel il était tombé et en livre une version fictionnalisée, dans un roman intitulé *Isla de bobos*. L'ancrage fictionnel du texte est clairement revendiqué par l'autrice qui, dans une note finale, mentionne le caractère hybride d'un roman assimilé à « una ficción trezada con los hechos históricos ocurridos en la isla Clipperton a principios del siglo XX³³ » : Alicia Rovira devient ainsi, sous la plume de García Bergua, Luisa Roca, tandis que Ramón Arnaud, Tirsia Rendón, Altagracia Quiroz et Victoriano Álvarez, entre autres protagonistes malheureux des événements, sont respectivement renommés Raúl Soulier, Martina Ramos, Esperanza Orozco et Saturnino Álvarez. De même, Clipperton devient l'île de K., à l'instar de la plupart des autres toponymes, eux aussi réduits à une simple lettre majuscule assortie d'un point. Si l'essentiel du roman s'articule autour de la circulation entre deux trames narratives principales, centrées sur la vie de Luisa et Raúl, l'intérêt, pour ce travail, sera de rappeler qu'*Isla de bobos* s'inscrit également dans une logique de fictionnalisation du milieu de la presse mexicaine du début du XX^e siècle, par l'évocation des journalistes et des articles qu'ils avaient consacrés à l'épisode de Clipperton. Le roman cite effectivement des extraits de plusieurs articles analysés précédemment et crée le personnage

³³ GARCÍA BERGUA, Ana, *Isla de bobos*, Era, México, 2007, p. 247.

d'Hipólito, inspiré de la signature « Hipólito Seijas » qui figure à la fin de l'article du 31 août 1927 paru dans *El Universal Ilustrado*, dont Ana García Bergua avait eu connaissance. L'obsession que le journaliste Hipólito nourrit pendant des années pour les faits survenus sur l'île de K., à mesure qu'il lit les articles de presse qui continuent de paraître sur le drame, permet de rendre compte du vif intérêt journalistique qu'ont suscité, dans la réalité, les oubliés de Clipperton, comme en témoigne la distance temporelle qui sépare les articles que nous avons pu recueillir, datés de 1917 à 1933. Par ailleurs, la fictionnalisation de l'écho médiatique qu'ont eu les événements devient rapidement l'occasion pour l'autrice de retranscrire, et, du même coup, de dénoncer la curiosité morbide que le drame a suscitée dans le milieu journalistique de l'époque et qui transparait, nous l'avons vu, dans les articles consacrés à la question. Ainsi, alors qu'Hipólito se remémore l'attitude qu'avait Esperanza Orozco lorsqu'elle était venue témoigner au sein du journal où il travaille, le récit décrit l'excitation qui règne au siège du journal après l'apparition d'un nouvel article sur le drame : « Mientras, sus compañeros de oficio se seguían pasando el periódico de mano en mano y exclamaban: ¡es de novela!³⁴ ». Une forme de plaisir pervers apparaît même au moment où ces collègues apprennent que l'une des femmes présente sur l'île a été contrainte d'avoir des relations sexuelles avec Saturnino : « sus compañeros del periódico [...] se arremolinaron en la puerta para escuchar la historia que ella contaba y [...] parecían muy satisfechos con aquello de “tuvo que ser”³⁵ ». Enfin, quand Hipólito, parallèlement à ses articles de presse, prépare une version romanesque des événements, son éditeur insiste pour qu'il décrive par le menu les sévices que le gardien de phare infligeait aux femmes, mû non pas par un désir de dénonciation mais par une forme de fascination à l'égard de l'homme : « Un editor que le pareció repugnante le dijo: no puedes dejar [la novela] sin lo del negro, pon lo que les hacía el negro³⁶ ».

Le dialogue qu'engage le roman avec les productions journalistiques parues un siècle plus tôt se déploie toutefois essentiellement par le biais de la citation, lorsque le roman revient sur les

³⁴ *Ibid.*, p. 184.

³⁵ *Ibid.*, p. 84. L'expression « tuvo que ser » est une formulation euphémistique qu'utilise peu avant Esperanza Orozco, la domestique, pour évoquer les relations sexuelles qu'elle a eues avec Saturnino Álvarez (GARCÍA BERGUA, Ana, *op. cit.*, p. 83).

³⁶ *Ibid.*, p. 182.

interrogations qui assaillent Hipólito au moment de relater les faits et qui le conduisent à comparer son récit à celui de ses collègues. La fictionnalisation du processus de rédaction permet dans un premier temps à l'auteur de souligner les visées sensationnalistes qui prévalaient chez de nombreux journalistes de l'époque, comme en témoignent les hésitations d'Hipólito :

Mientras redacta el artículo, Hipólito no encuentra que sea muy enfática la botella de salsa; le parece que es mejor el efecto final, los agravios y las vejaciones que se acumulan hasta que Martina levanta el martillo y lo deja caer sobre la cabeza del monstruo : « Barba Azul. Un negro bárbaro revivió el cuento. En lugar de dormir en un castillo, dormía en un faro. No existían tesoros inmensos, riquísimos, ni tapices estupendos. La lujuria, los principios inmorales fueron los causantes del sadismo inverecundo del nuevo Barba Azul. Junto a las olas silenciosas e impasibles, un hombre, valiéndose de su poderío, abusó de su fuerza. Pero un día vino el castigo, el golpe certero: una de las vejadas vengó a las que tanto habían sufrido ¡El negro asqueroso y maldito caía bajo el golpe tremendo de un martillo manejado por la venganza de una mujer! » El negro asqueroso y maldito. Eso suena bien. Aun así le pesa no encontrarse a la altura de la historia. Le pesa lo que otro colega, más inspirado, escribió en una revista : « Pero al final el insulto diario y la reiterada ofensa, y el atentado perenne contra el pudor, sublevaron a una de las víctimas; y en una noche, zebada de relámpagos la tempestad propicia, rompió el cráneo al verdugo de aquellos cuerpos. La sangre roja sobre el rostro negro fingió, en la terrible y justiciera venganza, la llama torva que encendió la hoguera aniquiladora de Pentápolis. » Eso es escribir. La llama torva, ¿por qué a él no se le ocurren esas cosas? Cómo se lucha con las palabras³⁷.

Les deux passages entre guillemets sont des extraits de deux articles parus en août 1917, le premier d'Hipólito Seijas et le second de José D. Frías. L'intérêt du recours à l'intertextualité réside, à notre avis, dans les choix de sélection opérés par Ana García Bergua, qui cite certains des extraits où l'esthétisation de la violence de genre est la plus flagrante, notamment dans l'article de José D. Frías, comme nous l'avons vu précédemment. La tentation de l'esthétisation discursive de la violence, illustrée ici par l'admiration d'Hipólito à l'égard de son collègue journaliste et sa frustration à ne pas atteindre la même qualité d'écriture, est

³⁷ *Ibid.*, p. 83-84.

symptomatique des excès que semble mettre en exergue *Isla de bobos* : l'intégration à la fiction de fragments journalistiques est, dans le cas présent, tout entière sous-tendue par l'ironie, un procédé à même de dévoiler le décalage entre l'horreur des faits et leur retranscription dans la presse de l'époque.

C'est la même logique qui conduit l'autrice à développer dans la fiction certains passages journalistiques où s'exprimait avec force, au début du XX^e siècle, l'idéologie patriarcale. Ainsi, on se souviendra avec profit de cette phrase écrite par le journaliste Hipólito Seijas : « [Altagracia Quiroz, la criada] lleva en su semblante, todavía, el reflejo de los pasados dolores y la mácula del Negro Barba Azul³⁸ ». Dans *Isla de bobos*, le discours du personnage d'Hipólito reprend et prolonge ces mots, lorsque celui-ci fait part du malaise que suscite en lui le fait que la domestique ait accepté, sous la contrainte, d'avoir des relations sexuelles avec Saturnino :

Las mujeres más valientes de los relatos se dejan morir antes que ser vejadas, ¿cómo que tuvo que ser? Lo atacan sentimientos encontrados. Tal como escribí, Esperanza « lleva la mácula » de aquel Barba Azul. Quisiera protegerla, pero la mácula de Barba Azul lo asusta. Hubiera querido invitarla a algo después de la entrevista, a que almorzara con él si quiera, pues se veía tan flaca, pero no se animó. Cuando recordó el refresco que le había pedido, ella le respondió que mejor ya no, que la esperaban. Él le dio su tarjeta : búsqume, por favor, cuando regrese a la capital. La mácula³⁹.

Si l'utilisation du terme « mácula » supposait déjà, dans l'article de presse de Seijas, une forme d'ostracisation de la femme victime de viol, le recours au discours indirect libre, dans le roman de García Bergua, permet d'imaginer les raisonnements intimes qui conduisent à l'élaboration d'un tel jugement, la fiction se chargeant alors de mettre à nu les rouages du discours patriarcal. Ainsi, en dépit de l'ambition protectrice toute paternaliste qui agite Hipólito, celui-ci ne parvient à se départir d'une vision sexiste faisant de l'idéal féminin un idéal de virginité, comme l'atteste, dans le passage cité, l'obsession pour la « mácula ».

En outre, il n'est pas anodin qu'*Isla de bobos* s'achève par l'un des trois chapitres dédiés à Hipólito, qui, quelques années plus tard, découvre un nouvel article de presse sur le « drame de K. » et s'interroge toujours sur

³⁸ FRÍAS, José D., art. cit.

³⁹ GARCÍA BERGUA, Ana, *op. cit.*, p. 84.

le ton le plus adéquat à adopter pour relater les événements : en dernière instance, le roman réaffirme ainsi la nécessité d'un questionnement sur les modalités de représentation de la violence de genre. L'article en question, dont un passage est de nouveau cité dans le corps du roman, n'est autre que le dernier texte que nous sommes parvenu à identifier, à savoir l'article de Jesús Millán paru en 1933 dans *El Universal*, dans lequel le journaliste s'écartait résolument du ton sensationnaliste qui avait dominé jusqu'alors la production journalistique dédiée au drame de Clipperton et s'efforçait de proposer une version plus objective des faits. La lecture du texte de Millán conduit Hipólito à une prise de conscience : « ¿Cómo contar algo así, si no era en ese tono sucinto, periodístico, crudo y ceñido a la verdad⁴⁰ ». Le caractère métalittéraire de ce dernier chapitre, qui pourrait faire écho aux questionnements de l'autrice elle-même, s'accompagne d'une évolution du personnage qui nous conduit à voir dans la trajectoire d'Hipólito, passé d'une aspiration au sensationnalisme à une prise de distance avec le reste des journalistes, pour finalement plaider pour un récit sobre mais explicite, une forme de synthèse des évolutions de la production journalistique consacrée aux oubliés de Clipperton, de 1917 à 1933. Néanmoins, le cheminement stylistique d'Hipólito ne semble pas à même de remettre véritablement en question les présupposés idéologiques sur lesquels se fonde sa vision de la violence de genre ; ainsi, immédiatement après avoir admis la nécessité d'une plus grande objectivité dans le récit, il retombe dans certains des biais constatés dans les articles de presse de 1917 et 1920, à savoir une tendance à déresponsabiliser le coupable :

Se podía quizá, explicar que el resentimiento de Saturnino era producto de tantos siglos de explotación a los negros, de tratarlos como seres inferiores. Era lógico que él la tomara con los más débiles, mujeres y niños, para vengarse. Contar una historia desde el centro del mal y dar a entender que el victimario siempre es, a fin de cuentas, una víctima⁴¹.

L'orientation sociologique de la nouvelle appréciation que le journaliste fait des événements ne saurait faire oublier la relativisation des crimes qu'elle implique, lorsque Saturnino passe du statut de bourreau à celui de victime.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 244.

⁴¹ *Ibid.*, p. 244.

La réponse à ce constat final ne serait dès lors à chercher que dans la littérature elle-même : en contrepoint à un discours journalistique qui tendait à relativiser, voire à légitimer la domination masculine, le roman d'Ana García Bergua entreprend, un siècle plus tard, de livrer une version des événements de Clipperton qui, bien que fictive, corrige l'invisibilisation et la responsabilisation auxquelles les femmes avaient été soumises au début du XX^e siècle, tout en multipliant les transgressions des normes de genre. Ainsi, tandis que les stéréotypes virils se voient peu à peu sapés par l'émergence d'un protagoniste masculin, Raúl, dont l'ambiguïté générique est saisissante, *Isla de bobos* entreprend une forme de réhabilitation des femmes ayant survécu aux événements de Clipperton, ou de son pendant dans la fiction, K., en les extrayant des marges historiographiques où elles étaient reléguées, mais également en prenant le contrepied de l'interprétation que la presse mexicaine faisait de l'épisode, comparé à plusieurs reprises au conte *Barbe Bleue* de Perrault. Là où, dans le conte, l'héroïne et sa sœur ne doivent leur salut qu'à l'intervention miraculeuse de leurs deux frères, soulignant du même coup la nécessité d'une protection virile, les femmes du roman de García Bergua se chargent elles-mêmes de mettre un terme à la violence de genre dont elles sont victimes, en tuant à coups de marteau leur bourreau. La possibilité de l'insoumission féminine, qui était avortée chez Perrault, puisque la femme qui avait désobéi à son mari n'avait la vie sauve que grâce au secours d'un autre homme, trouve, dans le roman mexicain, un plein accomplissement. Enfin, au-delà de ce renversement symbolique, *Isla de bobos* fait le choix de stratégies narratives qui s'opposent au silence traditionnellement imposé aux femmes, par le retour de l'équilibre générique dans la répartition discursive, Raúl et Luisa faisant tous deux entendre leur voix, par la systématisation de la polyphonie, de la focalisation interne et du discours indirect libre, soit autant de procédés à même de permettre aux voix féminines de résonner, même dans les cas où elles n'assument pas une narration homodiégétique⁴².

⁴² Nous ne développerons pas ces derniers aspects, que nous avons déjà abordés dans un précédent travail. Voir « Indagando los márgenes de la historia: la condición femenina en *Isla de bobos* (2007), de Ana García Bergua », in BENMILOUD, Karim et LARA-ALENGRIN, Alba, *Tres escritoras mexicanas (Poniatowska, García Bergua, Rivera Garza)*, Rennes, PUR, 2014, p. 195-206.

L'analyse croisée de corpus journalistique et littéraire aura ainsi permis de faire émerger les spécificités propres à chaque corpus étudié et, surtout, à chaque époque de production, dès lors qu'il est question de rendre compte de la violence de genre. Le point de jonction des articles de presse et du roman d'Ana García Bergua serait sans nul doute la performativité des stratégies qu'ils emploient pour reconduire ou au contraire transgresser les normes de genre. Le schéma qui domine les différents textes journalistiques abordant les événements de Clipperton consiste à systématiser, voire à légitimer, la domination masculine et l'idéologie patriarcale dans laquelle elle s'inscrit. Cette opération s'incarne pourtant dans des démarches discursives très distinctes, qu'il s'agisse d'invisibiliser la violence de genre et ses acteurs, au sein d'articles dont les autres composantes thématiques sont jugées prioritaires, ou au contraire d'en proposer une illustration complaisante qui fasse du coupable un générateur de plaisir, tant pour le lecteur que pour celui qui écrit. Les nombreux procédés d'inactualisation de la violence de genre, enfin, sont probablement ceux qui, tout en étant moins immédiatement perceptibles, contribuent le plus nettement à atténuer la réprobation que devrait susciter la violence de genre. De là la charge critique qu'exerce à l'encontre de ce corpus journalistique un roman contemporain tel que celui de García Bergua. Tout en faisant dialoguer ses personnages avec les journalistes du siècle passé, par le biais de pratiques citationnelles récurrentes dans l'œuvre, *Isla de bobos* propose une lecture de ces articles de presse qui est tout à la fois ironique et diachronique, en ceci qu'elle illustre les évolutions du discours journalistique sur la violence de genre, depuis l'attrait du sensationnalisme jusqu'à la revendication d'une parole dénuée d'euphémismes ou de procédés esthétisants. Le dialogue s'avère finalement des plus féconds lorsqu'il est adossé à une entreprise plus vaste de déconstruction des stéréotypes de genre et de réhabilitation de la voix des femmes.

Bibliographie

Sources journalistiques

_____, « La isla de Clipperton se convirtió en el islote de los suplicios », *El Demócrata*, 18 décembre 1920.

_____, « ¿Las islas Clipperton han sido desde hace tres años, por abandono y negligencia de las autoridades carrancistas, una estación carbonera de los Estados Unidos? », *El Demócrata*, 16 décembre 1920.

_____, « Supervivientes de un horrible drama », *El Universal*, 8 décembre 1927.

_____, « Terrible odisea de unos niños huérfanos », *Excelsior*, 8 décembre 1927.

_____, « Un puñado de mexicanos abandonados durante 3 años en una isla desierta », *El Universal*, 3 août 1917.

FRÍAS, José D., « Crónicas incidentales - El negro Barba Azul », *El Universal*, 4 août 1917.

MILLÁN, Jesús, « Una tragedia en Clipperton », *El Universal - Magazine para todos*, 12 novembre 1933.

SEIJAS, Hipólito, « Barba Azul en la isla de Clipperton », *El Universal Ilustrado*, 31 août 1917.

Références scientifiques et littéraires

BOURDIEU, Pierre, « De la domination masculine », *Le Monde Diplomatique*, 1998. Dernière consultation le 3 octobre 2019 <<https://www.monde-diplomatique.fr/1998/08/BOURDIEU/3940>>.

COULOMB-GULLY, Marlène et MEADEL, Cécile, « Plombières et jardinières », *Sciences de la société*, n°83, 2011. Dernière consultation le 3 octobre 2019 <<http://journals.openedition.org/sds/2115>>.

LAURETIS, Teresa de, *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, 2007.

GARCÍA BERGUA, Ana, *Isla de bobos*, México, Era, 2007.

OLIVESI, Aurélie, « Dire le genre dans la presse magazine féminine et masculine », *GLAD!*, n°2, 2017. Dernière consultation le 3 octobre 2019 <<https://www.revue-glad.org/568>>.